

# JOURNAL

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

---

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES  
DE PARIS,

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,  
RUE TRONCHET, N° 2.

---

1847.

soins. — Nos dépenses n'ont cessé de s'accroître dans la proportion de nos travaux; nous ne parvenons que difficilement à persuader aux Chinois qu'ils ont à y pourvoir eux-mêmes selon l'étendue de leurs moyens; nos exhortations, accompagnées de prières, leur mettront enfin au cœur ce devoir. — Le Seigneur a apposé le sceau de son approbation à la Parole de sa grâce, annoncée bien faiblement par ses indignes serviteurs. Nous frémissions à la pensée de notre insuffisance, en présence de la prodigieuse étendue de l'œuvre, si le Puissant, l'Invincible n'avait dit : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. » A l'ouïe de ces paroles, les obstacles nous effraient peu. Il est notre caution. Sa promesse aura son exécution. Que les chrétiens d'Europe nous assistent de leurs prières, qu'ils nous envoient des frères expérimentés, capables de se mettre à la tête de nos indigènes; qu'ils ne nous refusent pas leurs dons. »

## VARIÉTÉS.

### COUP-D'OEIL SUR LE KALAGARI.

#### III.

##### *Les animaux.*

Je viens remplir ma promesse, en essayant de donner un aperçu des animaux les plus frappants qui peuplent les campagnes du Kalagari. Je dis les plus frappants, car dans le nombre presque infini des êtres organisés, nous n'apercevons guère que les plus grands, et passons auprès des autres sans les remarquer. De cette

manière nous ne voyons qu'un très-petite partie des ouvrages de notre adorable Créateur, et dans ceux-là même qui sont les plus accessibles à nos sens, des esprits doués de pénétration découvrent, là où les autres ne voient rien, des harmonies et des desseins remplis de la plus haute sagesse. Je n'ai pas la prétention de traiter ce sujet en naturaliste habile ; je veux tout simplement donner une idée générale du Kalagari, et noter en passant quelques-uns des objets les plus remarquables qu'on y rencontre.

L'éléphant est, sans contredit, le plus gros des quadrupèdes qui se présente à nous dans ces plaines. S'il est vrai qu'il dérive son nom d'*aleph* ou d'*alpha*, la première lettre de l'alphabet, ce ne peut être que parce qu'on s'est accoutumé à le voir placé en tête des animaux. *Ælien* disait qu'on devrait l'appeler l'animal des marais, parce qu'il fréquente les lieux humides. Le dirait-il encore de nos jours en le trouvant dans certaines régions du Kalagari ? Plusieurs raisons semblent faire aimer à l'éléphant le séjour de ces lieux arides. En toute saison il y trouve une pâture abondante, dans les tendres rameaux du *Mimosa*, dans les diverses espèces de courges dont nous avons parlé, et même dans les racines du *Motlopi* et du *Mositsane*, qui le nourrissent et le désaltèrent tout à la fois. D'un autre côté, un animal si sagace, et qui, en raison de sa taille, échappe si difficilement à l'œil des chasseurs, doit se plaire dans ces forêts qui lui offrent un asile protecteur contre leurs perpétuelles vexations. Enfin, la robe épaisse dont il est revêtu, tout en le rendant invulnérable aux piqûres des mouches, qui abondent en tout temps dans ces climats, lui convient merveilleusement pour s'enfoncer comme un boulet dans ces taillis rendus presque impénétrables par les fourrés d'épines qui s'entrelacent

au pied des arbres, où toute autre parure que la sienne serait bientôt mise en lambeaux, et où se gardent bien de se risquer les élégantes gazelles. Aussi, lorsqu'une sécheresse excessive oblige les éléphants à quitter en troupes ces paisibles retraites, pour se diriger vers l'est, où le pays est mieux arrosé, on les voit souvent, à la première attaque des chasseurs, reprendre le chemin de l'ouest, en bon ordre, un guide expérimenté à leur tête, les femelles et les petits au centre, et l'arrière-garde composée des mâles aguerris, qui ne permettent pas aux plus jeunes de rester en arrière. Ils peuvent alors mettre, en une seule nuit, tant d'espace entr'eux et leurs ennemis, que ceux-ci savent fort bien que ce serait peine perdue que de les poursuivre. Sans cet instinct, je ne sais si les mousquets n'en éteindraient pas la race en quelques années. On raconte que des Boërs, émigrés de la colonie, n'en détruisirent pas moins de soixante et onze dans une seule chasse qui eut lieu, en 1844, dans les environs de Limpopo. Ce qui rend les hommes si ardents à faire la guerre à ces animaux, c'est le profit qu'ils tirent de leur ivoire. Une seule défense pèse jusqu'à cent livres, et comme la livre vaut trois schillings dans la colonie, il n'est pas étonnant que des hommes hardis, stimulés par la cupidité, entreprennent d'aventureux voyages pour leur faire la chasse. On remarque que les éléphants du Kalagari ont les dents plus grosses que ceux de l'Est, ce qui tient probablement à ce qu'ils vivent plus longtemps. Cependant on a aussi observé que le bétail a, dans ces mêmes régions, les cornes beaucoup plus développées que partout ailleurs. Avant d'avoir les armes à feu, les Béchuanas n'employaient contre les éléphants que la sagaie ou la flèche empoisonnée, et, aujourd'hui encore, les Masaroas ou Bushmen du pays des Bamangoatos les

attaquent avec des flèches qu'on dirait faites pour percer des oiseaux plutôt qu'une masse si colossale. La confiance qu'ils ont en leur souplesse est d'ailleurs si grande, que trois ou quatre de ces courageux sauvages s'approchent à petit bruit de l'animal et l'enveloppent, en tournoyant rapidement autour de lui pour éviter sa trompe. La lourde machine, se voyant ainsi serrée de près, se consume, s'épuise en vains efforts pour parer les coups redoublés du chétif Masaroa, et finit bientôt par y succomber. Il n'est donc pas vrai qu'il faille des boulets pour détruire cet animal comme on le croyait autrefois ; mais ce qui est certain, c'est que sa force, unie à sa sagacité, rend fort dangereux le métier de ces chasseurs. On pleurait ici naguères la mort d'un individu, dont un éléphant du Kalagari avait su tirer une vengeance éclatante. Gravement blessé et tout ruisselant de sang, cet animal était resté dans l'immobile attitude d'un mourant. Mais quand les chasseurs, pleins de confiance et dédaignant de lui tirer un seul coup de plus, s'étaient avancés pour se partager son ivoire et sa peau, il s'était ranimé tout-à-coup, avait renversé de sa trompe le plus audacieux, l'avait foulé sous ses pieds, puis, pour s'assurer qu'il ne se relèverait pas, lui avait creusé une fosse, et, après l'avoir recouvert de terre, l'avait foulé de nouveau. Le reste de la troupe s'était alors enfui toute épouvantée, et l'éléphant s'était échappé.

Un autre individu remarquable de la pesante famille des pachydermes, c'est le rhinocéros, qui paraît répondre à la description que la Bible nous fait du *rem* ou *unicorne*. Il y en a trois espèces connues au sud de l'Afrique : le *rhinocéros simus*, appelé, on ne sait trop pourquoi, *rhinocéros blanc* par les Griquois et *mogohou* par les Béchuanas ; le *rhinocéros africanus*, nommé

vulgairement *rhinocéros noir* ou *bourile* et *kengana*; et enfin le *kobaoba*, qui n'a jamais passé sous l'inspection des classificateurs, et que les natifs décrivent comme ayant une corne fortement recourbée vers la pointe, et comme étant plus petit que les deux espèces précédentes. Le mogohou l'emporte sur les deux autres en grosseur, et est aussi celui que les chasseurs attaquent de préférence. Le *bourile*, extrêmement bouillant, n'attend pas toujours que l'homme prenne l'initiative du combat. Si la première blessure qu'il reçoit n'est pas mortelle, il se précipite sur son adversaire avec la rapidité d'un trait, et la seule chance d'échapper qu'ait alors un homme à pied, c'est de saisir, pour faire un bond de côté, le moment où l'animal est prêt à le frapper, car celui-ci laboure la terre de sa corne, à l'endroit même où il croyait empaler sa victime. C'est probablement à cette circonstance que le psalmiste faisait allusion lorsqu'il demandait d'être délivré d'entre les cornes du rem. Ce passage parle, il est vrai, de deux cornes, mais le rhinocéros en a quelquefois en effet deux, presque égales en hauteur et placées sur une même ligne, de telle sorte qu'en regardant l'animal en face on n'en aperçoit qu'une. Cependant cette seconde corne est en général fort courte, n'ayant souvent que quatre à cinq pouces de longueur. (1) — La chair du rhinocéros est fort supérieure à celle de l'éléphant. Son cuir, coupé en lanières, sert à faire des cravaches, et de sa corne principale les indigènes fabriquent des massues ou des poignées pour leurs hâches d'armes.

Le rhinocéros a des yeux très-petits en proportion

---

(1) Suivant Gesenius et d'autres commentateurs, le *rem* désignerait le buffle, qui n'est pas moins redoutable que l'animal dont nous parlons ici.

de sa taille, mais, en échange, il parait avoir l'odorat très-fin. C'est sans doute aussi pour suppléer à l'imperfection de sa vue qu'il lui a été donné un vigilant gardien, qui le suit partout, veille sur lui quand il se repose, et par ses cris répétés, l'avertit de l'approche du danger. Cette admirable sentinelle est un petit oiseau que les Béchuanas ont nommé *kala ea choukourou*, (1) c'est-à-dire, le *serviteur du rhinocéros*. Ce fait naturel a enrichi leur langue de plusieurs métaphores, étranges au premier abord, mais qui ne laissent pas d'être piquantes quand on en connaît l'origine. Ainsi, *vous êtes mon rhinocéros*, est dans leur bouche un compliment qui veut dire : *vous êtes mon maître ; ne suis-je pas le kala du choukourou*, signifie : *ne dois-je pas veiller avec sollicitude à votre conservation ?* Probablement, ce vigilant oiseau est intéressé au salut de son puissant ami, sur le corps duquel il trouve une abondante pâture de mouches et d'insectes. En retour de ses bons offices, le rhinocéros lui a voué une telle affection qu'il lui permet de se poser sur ses narines et jusque dans les coins de sa bouche. Du reste, ce grand quadrupède ne visite le Kalagari que dans la saison humide, et se plaît évidemment dans des pays mieux arrosés, tels que les bassins du Marikoe et du Limpopo, où on le trouve en grand nombre.

Le sanglier (*sus æthiopicus*), très-répandu aussi dans les pays que je viens de nommer, est fort rare dans le Kalagari. Il s'y loge dans des bauges profonds, qui sont l'ouvrage du *aard-vark*. Il a d'ailleurs la prudence de paître toujours dans le voisinage de sa retraite, et de s'y réfugier à la moindre apparence de danger. Aussi le

---

(1) *Choukourou* est le nom générique des trois espèces de rhinocéros que nous avons signalées.

prend-on fort rarement, et beaucoup d'habitants ne le connaissent même que de nom.

Il en est de même de l'âne sauvage, ou *quagga*, qui ne met le pied dans le désert qu'avec précaution, et même ne s'y enfonce jamais bien avant. Pouvant à peine rester deux jours sans boire, il se rapproche souvent des fontaines, et souvent aussi y devient la proie des lions qui rôdent à l'entour durant la nuit. (1) Bien que la chair du *quagga* soit estimée des natifs, elle inspire invariablement du dégoût aux Européens.

Les animaux que je mentionnerai ici en second lieu, à cause de leur importance, appartiennent aux ruminants. Ce sont les antilopes, troupeau indompté pour laquelle le Maroa, le Molola et le Mokalagari ont volontairement renoncé à la société de leurs semblables. « En nous créant, disent-ils, Dieu nous a fait présent du gibier; ce sont là nos bœufs. »

Sans ces précieuses gazelles, le voyageur africain traverserait avec ennui plus d'une plaine monotone; mais leurs formes souples et élégantes, leur course rapide, animent ces solitudes que foulent si rarement les pieds de l'homme. D'une cinquantaine d'espèces qu'on dit s'en trouver en Afrique, six ou sept seulement appartiennent au Kalagari et aux régions voisines.

C'est d'abord le *tsépé* (*A. Euchore*). Ce bel animal se plaît tout particulièrement dans les plaines dépouillées, auprès des réservoirs d'eau, où il aime à lécher le salpêtre et à brouter les arbustes odoriférants. C'est là aussi qu'il peut déployer, sans gêne, ses grâces et toute

(1) L'onagre ou âne sauvage de la Bible, dont il est parlé entr'autres au Psaume 104, nous est aussi représenté comme aimant le voisinage des ruisseaux.



l'agilité de sa course. (1) Lorsqu'il se livre à ses bonds, la contraction de ses muscles fait paraître sur sa croupe une parure d'une blancheur éclatante, qui, lorsqu'il est au repos, reste cachée dans l'épaisseur de son poil. Le mot *tsépé* est du petit nombre de racines séchuanas qui ont un rapport frappant avec l'hébreu. La gazelle que les Israélites désignaient sous le nom de *tsébi*, devait être aussi un animal fort gracieux, puisque ce mot devint insensiblement synonyme de ceux de *majesté* et de *gloire*, et que le prophète Esaïe (ch. xiii, v. 19) appelle Babylone la *gazelle* ou la *noblesse des nations*.

Le *phohou* (a. orcas), moins confiant en son agilité que le *tsépé*, se retire avec précaution dans les forêts pour se soustraire à la rencontre de ses ennemis. Il est d'une couleur tirant sur le fâve, avec une raie noire sur la croupe. Ses cornes sont droites, et pour ne pas embarrasser en courant sa tête dans les rameaux, il a soin de les tenir penchées au dessus d'une bosse très-proéminente qui ressemble à celle du taureau. Presque aussi gros que le bœuf, il a une chair tout au moins aussi délicate; mais il prend tant d'embonpoint, que souvent sa graisse se fond à la course, et lui cause une mort subite. De toutes les antilopes, c'est celle qui résiste le moins longtemps à la poursuite du chasseur; aussi devient-elle assez rare partout ailleurs qu'au Kalagari.

Viennent ensuite le *caama*, que l'on prendrait aisément pour un bidet, et le *gembock* (a. oryx) qui se distingue surtout par ses cornes toutes droites, qui n'ont pas moins de trois pieds de hauteur. Lorsque l'oryx est serré de près, il s'agenouille, appuie sa tête sur la terre, et présentant son redoutable bois, se défend avec vigueur. Il

---

(1) Quant à cette gazelle, disait Sparrman, elle semble n'avoir été placée sur la terre que comme un gage de la céleste bonté.

peut ainsi infliger de mortelles blessures, même au lion, et quand celui-ci l'attaque, il n'est pas rare que tous deux succombent dans le combat. La chair de ces gazelles est moins estimée que celle du phohou.

N'oublions pas le *gnou*, l'une des espèces les plus répandues dans les plaines centrales de l'Afrique. C'est l'image du taureau indompté; on le reconnaît à son abondante et noire crinière, à ses cornes recourbées sur le front, à son regard farouche. Rien de plus amusant que la rencontre d'une troupe de ces sauvages animaux. Sitôt que le voyageur est auprès d'eux, tous s'approchent pour le toiser, puis, bondissant tout-à-coup en agitant leur crinière et leur queue longue et touffue, ils s'éloignent un peu pour recommencer l'instant après la même manœuvre. Ils semblent du reste tellement faits pour la plaine, où ils déploient une vitesse prodigieuse, que dans les rochers quelques chiens suffisent à les maîtriser et à les arrêter tout court, jusqu'à l'arrivée du chasseur. Cette espèce, indigène du Kalagari, diffère de celle de la colonie; elle est plus grosse, d'une couleur bleuâtre par tout le corps, et a deux glandes (*pori ceriferi*) de la grosseur d'un œuf, placées immédiatement au dessous des yeux. Ces glandes contiennent et exsudent, sous la pression, une huile qui a l'odeur de celle de poisson. Il est probable qu'elle leur sert à oindre leurs yeux et à éclaircir leur vue, supposition qui ne paraîtra pas sans fondement, si l'on se rappelle que ces animaux sont quelquefois privés d'eau pendant très-longtemps, et exposés dans ces plaines à des vents secs et violents, qui soulèvent une grande quantité de sable. Peut-être et plus vraisemblablement encore cette huile leur sert-elle à humecter la peau de leurs petits et à assouplir leurs membres roidis par l'ardeur du soleil. De même que les Hottentots ont donné à l'espèce qui leur est connue le nom de *gnou*, à

cause d'un certain bruit qu'elle produit, par la même raison les Béchuanas ont appelé *kokong* l'espèce dont je viens de parler.

Nous trouvons ensuite deux autres espèces plus petites d'antilopes, le *steenbock* (*a. tragulus*) et le *duikerbock*, (*a. mergens* de Blainville). Dans ces deux espèces, le mâle seul est pourvu de cornes. Toutes deux vivent par paires, et ont les mêmes mœurs que le lièvre. Le *steenbock* aime, ainsi que l'indique son nom hollandais, à faire son gîte parmi les rochers, tout en sachant aussi se mettre à couvert parmi les broussailles. Il habite souvent si loin de toute eau, qu'il en faut conclure qu'il ne boit que lorsqu'il pleut. — Quelques tribus du sud de l'Afrique ont une vénération superstitieuse pour le *duikerbock*; c'est pour eux un animal sacré, et à ce titre ils refusent de porter sa fourrure.

Ce sont là les seules gazelles que l'on trouve dans le pays que nous décrivons. Cependant, l'élégant *koudou* (*a. strepsiceros*), le *tagetse* (*a. barbata*), le *tsésébé* (*a. lunata*), la *gazelle des roseaux* (*a. eleotragus*), le *pallah* (*a. melampus*) se trouvent aussi aux environs de Litakou, et sur toute la lisière du Kalagari, du côté de l'est.

Les groupes nombreux de l'ordre des carnassiers n'ont pas pour nous le même attrait que les innocents quadrupèdes que nous venons de passer en revue. Tous leurs instincts sont cruels, et ils s'égaient en ce qui nous fait verser des pleurs. De plus, ils fuient la lumière comme la vue des hommes. C'est dans la nuit qu'il les faut chercher et ce n'est qu'en armes que l'on peut en approcher. Cependant, eux non plus ne sont pas sans utilité pour l'homme. Quand ils n'auraient fait que de donner leur parure aux sauvages, c'eût été déjà un avantage immense pour toutes ces générations passées qui ne connaissaient

pas les manufactures des temps modernes. Ne sont-ce pas leurs chaudes et belles fourrures qui ont le secret d'attirer les voyageurs dans le Kalagari ? Et n'en résulte-t-il pas quelque bien, même moral ? Le Béchuana, qui, pour se procurer ces fourrures, va tous les ans braver les dangers d'un voyage brûlant, s'enrichit, il est vrai, mais en même temps il rattache à la grande famille humaine les pauvres habitants du désert. Ce commerce habitue les sauvages à voir des hommes, et en adoucissant leurs mœurs, leur apprend à se respecter mutuellement. D'un autre côté, les animaux carnassiers, et en particulier le lion, ne peuvent-ils pas, dans les voies de la sagesse divine, avoir contribué à la civilisation imparfaite des Africains du sud, en les forçant à vivre en commun, pour se mettre à l'abri de leurs agressions et pour les attaquer eux-mêmes à leur tour avec plus d'avantage.

Presque toutes les fourrures et les peaux qu'on prépare dans ces contrées, viennent du Kalagari, et sont fournies par les genres canis, felis et viverra.

Ce sont d'abord celles des renards, autrement nommés *chacals*, dont il y a deux espèces. Le chacal ordinaire a une robe fort brillante, d'un jaune orange tirant sur le rouge, et rayée de noir. Ce riche costume lui attire ici bien des infortunes. Tantôt on l'y traque dans les plaines avec une meute de chiens ; tantôt on le prend au leurre dans des pièges, et toujours sans que personne le plaigue, attendu qu'il est maraudeur de profession. Dans le voisinage des habitations, la crainte l'oblige à se tenir enfermé dans sa tanière. Mais si le soir il a le courage d'en sortir pour saluer les étoiles, sa voix saccadée, discordante et bizarre, répand aussitôt l'hilarité parmi les natifs, qui, à cette heure, sont généralement dans leurs cours, groupés autour de leur pâle foyer. Ils ne répondent à ses cris que par de mauvaises plaisanteries, les enfants eux-mêmes ne

manquant pas de se joindre à leurs parents, pour s'essayer à la satire aux dépens du pauvre *poukougé*. L'autre espèce de chacal, le *tlosé*, ressemble davantage par sa couleur à nos renards d'Europe. Aussi universellement loué pour ses mœurs par les indigènes, qui sont unanimes à honnir le *poukougé*, son sort n'est pas meilleur pour cela. Quoique son vêtement n'ait ni les prétentions ni les couleurs tranchantes du premier, son poil long et très-fin le fait également rechercher. Son nom de *tlosé* lui vient de son glapissement.

L'*hyène tachetée* (*hyena crocuta*), rôde aussi dans les plaines du Kalagari, quoiqu'en moins grand nombre qu'en d'autres parties de l'Afrique. Dans les pays peuplés, il se passe peu de nuits sans qu'elle visite les habitations. Elle est même féroce en certaines contrées, comme la Cafreterie et le pays des Bakuénas, où les carnages de la guerre, joints à la coutume barbare d'abandonner les cadavres sans sépulture, l'ont fait devenir anthropophage. Là, malgré toutes les précautions des habitants, elle se glisse dans les cours, dans les maisons, et enlève les enfants jusque dans les bras de leurs mères. A chaque instant elle y attaque les bœufs et leur brise les os. Ailleurs, où elle est moins formidable, elle se montre rusée à l'excès, toujours avide d'ailleurs, au point d'enlever toute espèce de cuir, même de vieux harnais, qu'elle amollit en les déposant dans les ruisseaux. Ses hurlements semblent avoir pour but de mettre les animaux en fuite, mais s'ils n'en font pas de cas, elle n'ose pas les attaquer. S'approchant des parcs, elle cherche à surprendre les chevreux en imitant leur bêlement. Elle déterrerait même les morts, sans la précaution que l'on a généralement en Afrique de couvrir les tombes de pierres, ou de fourrés d'épines fortement fixés au sol. Au Kalagari, elle n'est pas renommée pour sa férocité, et n'y a guères pour pa-

ture que les animaux malades, les os de gibier qu'abandonne le lion, les sauterelles et quelques racines. La femelle ne porte que deux louveteaux. Il y a différentes manières de prendre ces animaux. Les colons hollandais construisent pour cela de petites cabanes en pierre, au fond desquelles ils mettent un appât disposé de telle façon qu'au moment où l'animal le touche, une trappe ferme la porte d'entrée. Les Bakuénas y emploient des lanières découpées dans le cuir du sanglier, et qu'ils tiennent en réserve pour cet usage. Comme cette substance, une fois desséchée, est extrêmement coriace, ils attachent l'un des bouts de la lanière au poteau de leur hutte, et roulent l'autre en paquet après avoir eu le soin de l'amollir à l'avance; l'hyène arrivant, avale le paquet et se trouve prise.

Mais les mœurs de l'hyène tachetée paraissent presque douces, si on les compare à celles du chien sauvage (*hyena venacica*). A la différence des autres, ces animaux ont pour tactique de marcher en meutes; si on les voit seuls, c'est qu'ils se sont laissé emporter à la poursuite de quelque malheureuse tête de gibier, et que la férocité les rend persévérants à ce point que lorsqu'ils sont sur la piste d'une gazelle ou d'un quagga, rien ne peut la leur faire abandonner jusqu'à ce qu'ils aient mis leur proie en lambeaux. S'ils arrivent près d'un troupeau, aucun effort du berger ne peut les empêcher d'y répandre la mort à droite et à gauche, dans l'espace de quelques minutes. Car c'est ainsi qu'ils procèdent avec leur victime; un instant leur suffit pour la dévorer toute entière, et plus vive que morte. Aussi, lorsque le chasseur est devancé auprès du gibier qu'il a tué, par ces voraces animaux, il faut qu'il soit bien armé, pour oser essayer, à lui tout seul, de les en déposséder. Leur couleur est un rouge foncé, mêlé de noir. Ils ont une petite

queue blanche et de longues oreilles droites, qui sembleraient l'indice d'une ouïe très-subtile, mais qui, dans tous les cas, leur donnent un air méfiant et très-sournois. Une des plus fortes imprécations qu'un Mochuana puisse faire contre son ennemi, c'est de souhaiter qu'il soit dévoré par les *makanganas* (chiens sauvages). — Les Balalas du Kalagari, qui vivent dans la société des animaux, et qui semblent, dans l'abaissement où ils sont tombés, n'avoir plus d'autre souci que celui d'assouvir leur faim, ont recours à une ruse singulière pour faire leur proie des *makanganas*. Une fois la tanière de ces animaux découverte, ils guettent le moment où ceux-ci s'absentent et s'emparent de leurs petits, auxquels ils brûlent la plante des pieds, afin qu'il ne prenne pas aux parents le caprice de les faire changer de gîte. Cela fait, ils établissent leur domicile dans le voisinage, et la veille du jour fixé pour la chasse, ils bouchent avec des pierres l'entrée des tanières, de manière à ce que tous leurs habitants y soient renfermés. Le lendemain, à l'heure fixée, ils leur rendent la liberté ; puis se mettant aussitôt en mouvement avec leurs propres chiens, ils animent du geste et de la voix ces fidèles serviteurs qui, comprenant de quoi il s'agit, se joignent à la meute en dressant les oreilles. Ils en conduisent ainsi des hordes, quelquefois considérables, dans des fosses préparées à l'avance, où on en voit jusqu'à une trentaine se précipiter et se rompre tous ensemble. Durant l'opération du dépècement qui se fait par les chiens, nos sauvages chasseurs contemplant cette scène d'un œil jaloux, en attendant que leur tour arrive.

(La suite au prochain Numéro.)

---